

Lorsque mon père, Rémy Cescosse, est parti en Espagne rejoindre Londres il tenait journallement un carnet sur lequel il racontait ses journées. En les lisant j'ai été admiratif de ce qu'il avait fait pour défendre son pays, et c'est pour cette raison que j'ai décidé de les retranscrire.

De Pomarez à Londres du 02 Décembre 1942 au 11 Juillet 1943

2 Décembre

J'ai reçu ce matin une convocation pour partir en Allemagne, ainsi que mes copains Gérard et Marcel. Nous partons à Dax passer la visite et entre temps je suis mobilisé avec ma voiture pour effectuer un service pour les boches dans la région. Mes camarades, après avoir tout essayé, n'ont pas eu tant de chance et sont obligés de partir.

5 Décembre

Départ de mes camarades pour l'Allemagne. J'ai un cafard terrible et presque un regret de n'être pas avec eux car je pense qu'ils doivent envier mon sort et cela m'attriste.

6-7-8-9 Décembre

Je ne peux pas travailler pour les boches, ma voiture est en panne. Déjà je commence à élaborer un plan pour rejoindre de Gaulle.

10 Décembre

Je reçois une deuxième convocation avec mention « deuxième désignation avant sanctions ». Je m'empresse de me renseigner pour le passage de la frontière et je pars à Dax avec mon camarade Gérard T. Le bruit court que je suis parti en Espagne. Ma mère accourt aussitôt et me prie de revenir pour calmer la population. Nous revenons Gérard et moi le vendredi 11 au soir.

12 Décembre

Décrire la tête des gens que je vois le samedi est inimaginable. Au magasin les clientes sont surprises de me voir. A midi je fais le tour des auberges. Tout le monde est rassuré et certaines personnes vont même jusqu'à me dire que j'ai bien fait de revenir, que j'aurais créé des ennuis à ma famille. Je les écoute distraitement et les laisse parler, mais ma décision est irrévocable. Je vais à Dax dans l'après-midi et rencontre des copains qui étaient du même convoi que moi ? J'ai oublié de signaler que le 10 j'avais passé la visite et que j'étais pris comme chauffeur de tracteur dans la Rhur. On m'avait donné toutes les fiches de renseignements ainsi qu'une fiche pour percevoir la prime de 1.000 Frs que d'ailleurs je n'ai pas prise.

14 Décembre

Jour mémorable. Je fais 22 ans. Je me lève à six heures et nous partons tous les deux par l'autobus vers Dax. Je vais une dernière fois me renseigner sur le départ du train pour Hendaye. Je ne trouve pas mon guide et je suis obligé d'y retourner le lendemain matin. Vers neuf heures je vois arriver mon père avec Robert Bautiaa et il vient me dire que je peux partir pour l'Espagne. Je me sens soulagé d'un poids énorme car au début il était plus ou moins récalcitrant, craignant les représailles infligées par les Allemands. Je rencontre à Dax un homme qui se chargeait de faire rester dans la région moyennant travailler pour les Allemands. Je le remercie et le prie de ne faire aucune démarche. Je rentre avec mon père à Pomarez, en plein moment du marché. Ma mère me souhaite

un bon anniversaire, les larmes aux yeux et je vois ma cousine Lucienne courir de-ci de-là pour préparer mes affaires, toute effarée et craignant que je parte pour l'Allemagne. C'est une enragée et je lui dois beaucoup pour avoir contribué à mon départ pour l'Espagne, car elle m'a soutenu contre tous ceux qui me conseillaient d'aller en Allemagne. A midi je pars diner à Donzacq chez mes cousins. Ils en faisaient une tête ! Pauvre Marinette ! Là j'ai fait un très bon diner et bu très bien. Puis je vais chez Marcel et Henriette. Nous buvons cognac et vin vieux et nous partons aux bains chez cousine Jeanne. Julot est un peu au courant et m'approuve pleinement. Il me ramène en voiture à Pomarez vers quatre heures. Beaucoup de monde dans les rues. C'est la foire du premier jour de l'an. Marie Despériez me donne une bouteille de cognac, Marthe Guichenuy une autre. Que j'ai alors des regrets de quitter Pomarez, de voir tous mes braves copains me dire au revoir ! Inutile de dire que j'ai bu plus que d'habitude et que je suis paf. Le lit tournait légèrement et c'est bien la première fois que mon père, me voyant dans cet état, me demande si je veux prendre quelque chose et si je suis malade.

15 Décembre

Voici le jour du départ. Je me lève tôt et pars à Dax comme convenu pour voir mon guide avec Mr Martin qui a eu la gentillesse de m'amener puis je reviens à midi. Je vais chez le coiffeur et arrive pour diner chez moi. Une vraie réunion de famille : Joseph, Thérèse, Gustave, Anaïs, tous sont là, même Lina de Donzacq qui est revenue. Je mange d'assez bon appétit. Personne n'ose trop parler, et la figure de ma mère me fait presque pleurer. Je me retiens et je sais jamais comment j'ai pu résister. Une dernière fois je vais voir mes valises et ma petite sœur vient m'embrasser avant de partir à l'école avec Denise. Pauvre nénette, quelle tête elle faisait ! je n'ai pas pu parler et ai été obligé de partir dans ma chambre chercher un objet quelconque. Puis j'ai fait le tour des voisins. Tous pleuraient ou presque. Je vais une dernière fois en haut du bourg. Je redis bonjour à Paulette, Marie et Robert et m'en vais prendre le taxi devant chez Martin. Là Mme St Calbre et Jeanne, voulant me donner du courage, ne pouvaient y arriver. Mr Dupouy vient me serrer la main et me dit d'avoir beaucoup de courage. Mr Dubrana, qui était un de ceux qui savaient ma vraie destination, me dit au revoir. Arthur, Paul Tuquet, Robert Bessellère et Daniel ne sachant rien trouvaient bizarre que j'ai tant de courage. Puis nous partons. Je m'arrête chez Paris. On me donne des cigarettes et Adrienne me reedit une fois de plus que je faisais mon devoir en contribuant à la relève. Chez Amélie je bois un cognac. Chez Ducasse un autre. Arlette avait les larmes aux yeux. Chez Dangoumau un verre de cherry. Léonie pleure, et c'est fini. Je ne vois plus Pomarez, ni son clocher, ni ma maison, ni le bourg, ni le bistrot où nous faisons l'éternelle partie de belote. En arrivant à Mimbaste je rencontre Gérard qui arrivait à bicyclette. Me voici chez Dumas Sérís m'attend. Brave copain ! J'ai eu besoin de lui. Gillette et Robert sont là. Je les embrasse et pars à la gare. Le train devait partir à trois heures, il était deux heures trente. Je rentre sur le quai et vais me faire enregistrer à l'officier Allemand. Je rencontre quelques copains qui, à ce moment là me gênaient plutôt qu'autre chose. Je sors à contre voie, et traversant le quai je sors de la gare et vais me réfugier chez le Basque qui tient un bistrot au sablar et dont le beau frère était mon guide. Là j'attends patiemment mon camarade Gérard. Entre-temps Sérís était resté à la gare et regardait si l'officier allemand faisait un nouvel appel. Il a été obligé de répondre à une dame qui me cherchait que j'étais monté dans le wagon. Ensuite après le départ du train il revint me voir et je lui fis promettre de venir souper avec nous une dernière fois avant le départ. Il me fit un plaisir immense en venant. Nous avons donc soupé vers huit heures avec le guide et à huit heures quarante cinq nous sommes partis à la gare ; le train avait un peu de retard et nous avons attendu un grand moment. Puis Sérís nous a quittés car il avait tout abandonné à l'E.P.S et le train est arrivé aussitôt après. Imaginez ce qu'est un omnibus et la lenteur avec laquelle il avance alors que l'on voudrait être arrivé à destination tout de suite. Le voyage s'est très bien passé et nous sommes arrivés à St Jean de Luz sans encombre. Là, un frère de notre guide est monté et nous voilà repartis sur Hendaye. Nous arrivons à minuit et demi, et nous prenons un chemin en pente douce qui descend vers la Bidassoa. Nous croyons passer ce soir. Déception ! Le guide nous amène dans une grange ouverte à tous les vents et nous fait coucher sur un tas de paille.

Nous étions bien, le vent soufflait sous la toiture. Fatigué, je m'endors aussitôt. Vers quatre heures une patrouille vient se reposer au pied de la meule et les deux guides et Gérard qui ne dorment pas n'en menaient pas large. Sitôt qu'ils ont été partis, on nous fait changer de place et on nous installe sur des rondins, et courbaturés nous attendons le jour. Vers six heures, après nous avoir dit que nous ne passerions pas aujourd'hui, les guides nous amènent dans une ferme. On nous enferme dans une chambre et nous ne voyons même pas le jour se lever. C'est alors que nous commençons à dormir, et nous nous réveillons vers midi. Nous faisons un léger repas grâce aux quelques provisions que nous avons portées et nous attendons le soir impatiemment. Le soir arrive et nous ne pouvons pas passer car les guides en Espagne ne sont pas encore achetés. Nous nous recouchons donc en parlant un peu du pays.

16 Décembre

Toujours sans sortir de la chambre nous attendons le soir. Le soir arrive et nous ne pouvons pas encore passer.

17 Décembre

Même journée. Cette attente devient inquiétante et nous commençons à croire que nous sommes tombés dans un guet-apens. Nous commençons à étouffer dans cette chambre fermée à clé, et ne pensons même pas à manger. Enfin, le soir on vient nous chercher. Dire la joie que nous avons de sortir et de respirer l'air frais de cette nuit de décembre est impossible à décrire. Nous partons légers malgré les malles assez lourdes et nous nous dirigeons vers le côté opposé à la frontière. Les guides nous expliquent que nous devons faire un détour pour éviter deux routes contrôlées par les Allemands. Nous commençons à monter en pente douce dans des chemins impraticables, pleins de trous, de pierres, de ronces. Arrivés tout en haut de la colline nous dominons Hendaye obscur et tout à côté Irun éclairé. Nous voyons en Espagne les voitures circuler sur les routes. Nous croyons être tout près, mais nous ne savons pas ce qui nous attend. Nous commençons à descendre, à monter, à redescendre, à remonter des coteaux abrupts, nous glissons parfois sur l'herbe mouillée, quelquefois trébuchant dans une ornière ou dans la trace récente d'un pied de mulet sur le sol durci par la gelée. Je tombe sur les fesses, mon manteau me gêne, me pèse sur les épaules et j'ai chaud, j'ai soif et je crois ne jamais pouvoir arriver. De temps en temps nous demandons aux guides si nous sommes presque arrivés. Ils nous répondent que nous n'avons pas fait la moitié du chemin. Puis nous arrivons face à la première route à traverser. Première difficulté : nous sommes environ à dix mètres, couchés dans l'herbe humide et attendons. Le guide part sur le chemin. Au loin nous entendons le pas sourd de deux patrouilles allemandes. C'est le moment : nous passons à toute vitesse, et épuisés nous nous asseyons de l'autre côté du chemin. Il faut dire que ces trois jours en chambre à Hendaye ne nous avaient pas donné des forces, mais bien au contraire, un rien nous essouffait. Peut-être la peur aussi contribuait à quelque chose. Puis nous repartons et recommençons à dévaler les collines. Arrivés au sommet de l'une d'elles nous étions des cibles pour les douaniers, car nos silhouettes se profilaient sur le ciel qu'une lune blafarde éclairait faiblement. Nous nous arrêtons ; le guide nous dit que nous ne pouvons pas passer et qu'il allait nous loger dans une ferme, mais il ne savait pas encore où. Du coup, le peu de forces qu'il me restait est parti. Je suis tombé sur le sol, car jusqu'alors seul l'espoir d'arriver en territoire espagnol me soutenait. Nous commençons à nous demander si vraiment les Basques nous avaient escroqués et allaient nous laisser tomber. Les guides nous ont laissé environ une heure dans le coin d'une haie et ils sont partis en quête d'un refuge pour la nuit. Une pluie fine alors se mit à tomber. Nous sommes trempés jusqu'aux os et grelottons de froid. Enfin ils reviennent et nous montrent au loin une petite lueur. Il fallait aller jusque là. Nous repartons donc et ce peu de chemin parut interminable. Les côtes devenaient plus raides. Il fallait franchir de petits ruisseaux. Enfin nous arrivons dans un petit chemin qui nous amène à une ferme. Quel taudis ! les rats et les souris n'étaient pas effrayés de nous voir. Nous nous couchons donc sans manger, et nous n'avons même pas la force de parler.

18 Décembre

Nous nous réveillons de bonne heure et par la fenêtre nous pouvons jouir d'un spectacle unique : le lever du soleil sur les collines verdoyantes et au fond la Bidassoa incendiée par des lueurs rouges et dorées. Cette journée se passe dans l'attente. Nous commençons à nous inquiéter. Il ne se passe de moments sans que l'on aille à la fenêtre. Voir la frontière à quelques pas et penser que c'est si difficile à traverser. Sur la rive espagnole, tous les vingt mètres un carabinier se promène devant une guérite. Sur la rive française, les Allemands montent la garde. Enfin le soir tombe. Vers six heures on vient nous chercher. Nous repartons dans la montagne et faisons environ deux kilomètres. Puis nous nous arrêtons derrière une haie. Les Allemands sont devant nous. Nous distinguons la lueur de leur cigarette. Nous retenons notre souffle, ce qui est difficile d'ailleurs, pour moi personnellement car il me semble que mon cœur va sortir de ma poitrine. Enfin, au bout de cinq minutes qui semblaient être des heures, nous entendons le pas des bottes sur le goudron qui va en décroissant. C'est le moment : nous traversons et arrivons dans un amas de vieilles bâtisses. On rentre dans une grange et on nous fait coucher dans un grenier à foin. Nous sommes très bien installés et nous nous endormons aussitôt. Le patron de la ferme, n'étant pas au courant de notre stage chez lui, vient à quelques mètres prendre du foin pour donner à manger aux vaches. Il ne nous voit pas, fort heureusement. Nous croyons fermement sortir de cette position le lendemain matin.

19 Décembre

Réveil par les guides à cinq heures. Ils viennent nous dire qu'il fait trop clair de lune, que nous ne pouvons pas passer et que ce sera pour le soir. Nous ne pouvons plus tenir. C'est dimanche, les cloches sonnent, on entend les gens qui vont à la messe. Nous devons être à Biriadou. La journée se passe sans que nous bougions de notre trou. Vers deux heures le patron revient chercher du foin. Il ne nous a pas encore vus. Le soir arrive, on ne vient pas nous chercher.

20 Décembre

Nous ne pouvons pas dormir et nous entendons sonner toutes les heures. Vers sept heures un bruit sourd se fait entendre et on nous appelle. Le guide nous dit que nous ne pouvons pas passer pour la même raison que la veille. De colère et de mécontentement nous les engueulons et les prions de nous amener à la Bidassoa. Il faut dire que l'on nous avait promis le passage de la Bidassoa en barque et sur la route une voiture devait nous amener à Saint Sébastien. Tout cela était imaginaire et il n'en avait jamais été question nous ont dit les guides. Enfin ils nous amènent sur la berge qui se trouvait à environ deux cents mètres. Nous nous déshabillons et passons la rivière par nos propres moyens. Nous avons de l'eau jusqu'au ventre et elle n'était pas très chaude. Ce n'eût pas été dans une région dangereuse, on aurait pu rigoler de la situation qui était pour le moins comique. Il ne nous manquait que la fourchette et la lampe électrique pour pêcher. Nous arrivons sur l'autre berge non sans appréhension, et la chance nous aidant nous passons la route sans voir un carabinier espagnol. Nous étions à deux cents mètres de la caserne des douaniers. Comble de culot, nous nous cachons dans une guérite et repartons dans la montagne en territoire espagnol. Quand nous n'avons plus eu en vue la route et les douaniers, nous avons commencé à respirer à pleins poumons. De joie nous ne pouvions plus parler ; Gérard tout de même, après avoir été privé de chanter quelques heures, se mit à chanter à tue tête. Nous arrivons devant une ferme et demandons la route d'Irun. On nous fait boire un peu de vin et on nous indique le chemin. Nous continuons à monter, mais alors sans fatigue. Arrivés tout en haut, il pouvait être neuf heures, nous mangeons à l'ombre des sapins tout à côté d'une ferme. On nous fait boire du cidre et le vieux allant à Irun nous indique le chemin en marchant à cinq mètres devant nous. Il faut reconnaître que les Basques espagnols sont bien plus aimables que les Basques français, dont nous avons eu une petite leçon. Nous traversons San Martial où s'étaient battus les Espagnols pendant la Guerre Civile. Partout des ruines, des maisons sans toit, restes de cette terrible guerre civile. Mais partout un paysage magnifique : des sapins, des prêtres, au loin des montagnes neigeuses, et vers la mer, Irun, le pont international, Hendaye. De loin nous voyons la France et nous ne le regrettons pas à ce moment là. Enfin nous arrivons à Irun et loin de nous attendre à toutes les embûches qui nous attendaient, nous demandons librement dans les rues s'il y avait des taxis. N'en trouvant pas, nous demandons la gare. Nous traversons toute la ville, crottés,

déchirés, une barbe de trois jours et arrivons à onze heures. Nous prenons nos billets pour St Sébastien et prenons un verre de vin dans un bar à côté. Une jeune fille très gentille, nous ayant reconnus pour être des Français, nous dit d'abandonner nos bagages, car la veille deux Français avaient été arrêtés sur le quai. Nous abandonnons bagages et manteaux, et en pull-over nous passons facilement pour des ouvriers avec nos vestes sur le bras et dix un journal espagnol à la main, que nous ne pouvions ou du moins ne savions lire. Onze heures trente nous montons dans le tramway et arrivons sans encombre à St Sébastien à une heure. Nous prenons un taxi et partons à l'Ambassade anglaise. Ca ouvrait à trois heures, nous attendons toujours sans manger, et enfin on nous ouvre, on nous reçoit bien, on nous prend nos pièces d'identité, on nous fait signer un papier pour de Gaulle, on nous donne cent pesetas et on nous dit de nous débrouiller seuls jusqu'à Madrid. Il n'y avait que là que l'on pouvait s'occuper de nous. Et puis avec tout le flegme qui convient aux Anglais, le Vice Consul nous dit : «vous avez très peu de chance d'arriver, c'est très difficile. » Alors nous sortons et après voir réfléchi un instant, nous prenons un taxi pour Pampelune où Gérard avait une adresse donnée par Mr R. Nous partons à cinq heures trente et arrivons à neuf heures sans voir de police sur la route. Quel voyage que celui-là ! Des montagnes, des ravins, des torrents, un vieux taxi et un chauffeur pas très calé : nous n'étions pas très rassurés. Enfin nous arrivons. Nous sommes très bien reçus, et on nous amène chez le coiffeur. Puis nous soupons : premier bon repas depuis le départ de Pomarez, première soirée passée en famille, premier bon coucher dans des draps.

21 Décembre

Réveil à neuf heures. Déjeuner : café au lait extra, pain blanc beurre. Gérard, cinq tranches de porc, un demi kilo de pain, un demi litre de vin. Repas midi extra. Journée excellente.

22 Décembre

Même journée. Nous nous faisons acheter des chaussures, car nous nous faisons repérer avec nos sabots, et nous nous renseignons sur les heures de départ pour Madrid. Le soir nous parlons de Pomarez, et alors j'ai un petit pincement au cœur. Il y a des moments où l'on se sent loin de chez soi. Je pense aussi à Gérard et Marcel. Ah s'ils étaient avec nous !

23 Décembre

C'est décidé : nous partons pour Madrid cet après-midi à cinq heures. Le garçon de Mr de G. nous a pris les billets. Nous chargeons Mr de G. de prendre nos bagages à Irun et nous les reprendrons après la guerre. Cinq heures, départ de la gare au milieu de plusieurs policiers et carabiniers, par l'omnibus et en troisième classe. Quelle lenteur ! Arrêt à toutes les gares. Nous sommes debout dans un coin car le wagon est plein de militaires et de jeunes classes appelés. Six heures, sept heures, huit heures, neuf heures, dix heures, dix heures trente changement de train à Castejon. Nous sommes dans un compartiment face à un policier. Nous faisons semblant de dormir, puis finalement je m'endors. Onze heures, minuit, on commence à nous regarder : ils parlent de nous à voix basse. Une heure, une heure trente on change à Casetas : on est suivi, on monte dans un wagon de première, on redescend à l'autre bout et on remonte dans un autre de première. Le couloir est plein de militaires qui dorment dans toutes les positions inimaginables. Nous faisons comme eux et nous nous dissimulons de notre mieux. Trois heures le contrôleur passe, nous regarde les billets et d'un air entendu s'en va. Mais de peur nous ne demandons rien. Enfin à midi nous sommes à Madrid et nous avons effectué dix huit heures de train sans parler. C'est un record. Nous descendons du train et passons fièrement devant une cinquantaine de policiers (sans exagérer). Il est vrai que nous avons l'air d'Espagnols grâce aux gabardines que nous avait données Mr de G. Nous prenons un taxi et via l'Ambassade. On nous reçoit très bien, et après avoir donné tous les renseignements, nous attendons un taxi pour nous amener dans une pension. A quatre heures nous partons. Nous pensons au réveillon que doivent faire à Pomarez le restant de la bande des gourmands. On nous conduit dans une maison au quatrième et nous faisons notre premier repas depuis la veille. Puis nous partons nous coucher à six heures et dormons à poings fermés jusqu'à dix heures le lendemain.

25 Décembre

Noël ! Premier Noël passé loin de chez moi. Je regarde l'appartement où nous sommes. Un couloir de huit mètres sur un mètre. Voilà tout notre espace vital : pas de fenêtre sur la rue. La seule fenêtre qu'il y avait : défense de l'ouvrir et défense de sortir.

26-27-28-29 Décembre

Mêmes journées que le 25. Même horizon, même cuisine à l'huile à laquelle on s'habitue très vite.

30 Décembre

L'Ambassade reprend des renseignements sur nous. On nous félicite d'être arrivés à Madrid, car St Sébastien et Barcelonne avaient annoncé deux mille cinq cents Français, Belges et Polonais qui devaient arriver à Madrid. Seuls vingt trois sont arrivés à ce jour. Nous sommes fiers de notre exploit.

31 Décembre

On nous réveille en sursaut pour changer de pension car les policiers ont fait une rafle en ville et celle-ci est repérée. Ce matin huit ont été pris, il en reste donc quinze. Il faut dire qu'en Espagne en plus des policiers et carabiniers que l'on reconnaît à l'uniforme, il y a des policiers en civil et trois mille agents de la Gestapo. Nous changeons de pension le soir même et on nous amène dans une autre. Nous faisons la connaissance d'un Français de Lorient.

1 Janvier 43

Nous fêtons la nouvelle année par un gueleton. Un autre Français d'Hendaye vient nous rejoindre et nous finissons la soirée en gaîté. Nous couchons à quatre dans une chambre de deux lits de quatre vingt centimètres de large et le matin nous sommes courbaturés.

2 Janvier

Nous sommes mal logés. La nourriture est suffisante mais sale. La femme ne doit pas se laver souvent. Le pauvre mari est un homme traqué par la police de Franco et ne doit pas vivre à Madrid. Il y vit caché et risque ainsi sa vie, car le peuple en Espagne est très malheureux. Il ne peut pas bouger, ni exprimer ses opinions. Beaucoup de républicains sont dans les camps de Miranda très mal nourris et traités comme des bêtes. Il ne se passe pas de jours sans qu'il n'y ait des condamnations à mort. C'est le régime de la terreur copié sur l'Allemagne et que l'on voudrait faire subir ensuite à la France. Ici en Espagne, il y a de tout mais un pauvre ouvrier ne peut rien acheter et malgré les apparences de l'abondance, l'Espagne est dans la misère la plus complète, et est mûre pour la révolution. Le peuple attend impatiemment le Grand Jour (le jour de la délivrance) et les hommes sont armés car ils n'ont pas voulu remettre leurs armes et leurs munitions. A la première pension il n'y avait que deux femmes. L'une d'elles pendant la guerre et le siège de Madrid a reçu une balle dans la cuisse en ravitaillant les rouges ; l'autre tout le jour faisait bouillir de l'eau et de l'huile qu'elle jetait brûlantes sur les maures. C'est un peuple qui, heureux sous le temps de la République, ne demande que la liberté, et ils l'auront car ils sont forts et lutteront jusqu'à la mort avec n'importe quelle arme et n'importe quoi.

6 Janvier

On nous apprend une bonne nouvelle : notre camarade Jésus Larraspas s'est mis en quête d'une autre pension et a trouvé quelque chose de bien. Nous devons déménager assez vite. Dans la soirée nous apprenons que trois Français se sont fait arrêter dans la rue. Nous ne sommes donc plus que douze à Madrid. Nous ne sortons jamais et c'est le moyen le plus sûr d'éviter les policiers.

7 Janvier

Un envoyé de l'Ambassade vient chercher le copain de Lorient, et nous, nous partons avec Larraspas dans une pension qui nous fait l'effet d'un palace après avoir vu les autres. C'est encore une pauvre famille éprouvée par la guerre. Ils étaient nobles et étaient du côté des républicains. Le mari et le beau père sont morts à la guerre. Il reste une pauvre femme et ses deux filles. Le gouvernement lui a enlevé tous ses biens et a empêché une fille de professer, car elle était institutrice, mais républicaine. Nous avons été choyés dans cette maison. Elles ne savaient pas quoi nous faire.

Du 8 Janvier au 20 Janvier

Nous avons vécu de bonnes journées, mais ne sortions jamais, à l'exception d'un soir où nous sommes allés au cinéma avec les filles. Nous avons vu « Tosca » et avons revu un peu de la France en voyant Michel Simon. En sortant du cinéma, nous avons pris le métro avec crainte, car il y avait plein de policiers à toutes les stations. Quand nous sommes rentrés la pauvre mère ne dormait pas et craignait que l'on se soit fait prendre. Elle nous prit dans ses bras et nous embrassa de joie de nous voir là.

20 Janvier

Dans la soirée, mauvaise nouvelle : il nous faut changer de pension car l'Ambassade anglaise ne pouvant plus s'occuper de nous, l'Ambassade américaine nous prend sous sa protection.

21 Janvier

Nous partons en taxi. Les trois femmes regrettent beaucoup que nous partions ailleurs. Nous voici dix minutes après à notre nouvelle résidence, et commençons à être fatigués de changer constamment de domicile. La femme qui nous accueille est très aimable et ne sait pas un mot de français, mais nous arrivons quand même à nous faire comprendre. Elle est veuve ; on a fusillé son mari il y a deux ans, et elle a une haine terrible pour les partisans de Franco. Pauvre femme toute seule ! Comme nous la comprenons ! Elle nous fait comprendre que la fin de Franco approche et qu'elle veut descendre dans la rue ce jour-là. Pendant la guerre elle avait fait le maniement d'armes, et sait tirer au fusil et au pistolet. Autant dire que c'est plutôt un homme qu'une femme. Elle mesure un mètre soixante dix et pèse dans les quatre vingt dix kilos. Avec ça un visage énergique, un visage qui reflète la souffrance et la haine. Elle nous raconte la guerre et pleure en pensant que les républicains ne possédaient qu'un vieux canon à Madrid qui fait plus de fumée que de dégâts, et un avion. Ils se battaient dans les rues avec des fourchettes attachées au manche d'un balai. Avec ça, c'est une brave femme qui ne sait quoi nous faire et qui veut, dit-elle, nous engraisser. Chez elle, demeurent comme pensionnaires un chauffeur de taxi qui tous les jours nous achète des cigarettes et une femme et son fils échappés de Santander, chassés par les Franquistes. Tous les trois sont rouges ou même violets.

25 Janvier

Nous n'avons plus d'argent. L'Ambassade américaine, moins riche que l'Ambassade anglaise ne nous donne plus de supplément ni de cigarettes, mais nous paye seulement la pension. Nous ne fumons plus. Je m'en passe facilement, mais Gérard devient fou. Nous apprenons dans l'après-midi que notre copain de Lorient a été pris. Il en reste donc quatorze.

27 Janvier

Notre copain s'est fait passer à la police comme Canadien et s'en est très bien tiré. On l'a enfermé à part et il reçoit des colis de l'Ambassade et doit sortir dans huit jours muni d'un passeport pour Lisbonne et Londres. Pour nous, le sort est différent. Nous devons aller en Afrique, mais ça ne nous enchante pas trop car Giraud a une clique de rescapés de Vichy et les S.O.L sont libres dans les rues. Donc si nous avons quitté la France, ce n'est pas pour les retrouver de l'autre côté.

28 Janvier

Nous avons élaboré un plan, et devons nous faire prendre par la police le premier février. Nous l'étudions comme une leçon ou plutôt comme un rôle quand nous étions acteurs. Cela ne nous effraye pas le moins du monde, et quand je pense que jusque là nous avons tout fait pour l'éviter, cela me fait sourire. Le soir au lit nous ne pouvons pas nous endormir. Combien de fois avons-nous fait le tour de Pomarez et parlé de tout le monde ? Tout passe au crible : les anglophiles et les collaborateurs.

30 Janvier

Surprise agréable. Vers six heures de l'après-midi nous avons la visite de la fille de l'ancienne pension. Elle s'est arrangée, et doit nous faire traverser le Portugal pour rejoindre Londres. Nous sommes contents. Deuxième surprise : sept heures trente visite de Lafargue de Labatut. Quelle joie avais-je à le revoir ! Je ne pouvais rien dire tellement j'ai été suffoqué. Nous parlons du pays. Il me dit qu'il a vu papa dimanche, que tout le monde va bien et qu'il n'y a pas eu de représailles. Je suis fou de joie, car ça me tracassait tous les jours. J'avais comme un remords à la pensée qu'à cause de moi quelque chose aurait pu advenir. Nous avons trinqué à la santé de tous mes parents et de ceux de Gérard. Il est parti ensuite, et nous avons fait des projets pour nous revoir. Vers huit heures, une autre visite de l'Ambassade. On part à minuit pour l'Afrique. On a beau s'y attendre, on est plus ou moins surpris et on appréhende plus ou moins les risques du voyage. Enfin on se prépare, ce qui d'ailleurs est vite fait. Nous soupçons aussitôt car nous sommes pressés de partir. Nous quittons ces deux braves femmes qui pleurent et nous font promettre d'écrire après la guerre. Nous sortons et, prenant un taxi, nous allons dire au revoir aux derniers propriétaires. Etant donné que nous n'avions rien dit l'après-midi à la fille Maria, vu que nous ne le savions pas, elles sont toutes les trois surprises et restent un moment sidérées. Elles aussi ont peur pour ce qui peut nous arriver ; elles nous réconfortent et nous font des sandwiches pour le voyage. Je n'oublierai jamais ces braves gens, et si je le peux, après la guerre j'irai les voir chez elles. D'ailleurs elles veulent venir en France et je leur ai fait promettre de venir me voir. Enfin l'heure passe trop vite, nous semble-t-il. Il faut nous séparer. Nous embrassons la mère qui pleure, Victoria la cadette et Maria l'institutrice qui nous remet à chacun une médaille. Puis nous partons. J'ai presque autant de peine que lorsque j'ai quitté mes parents. En somme c'est ma famille d'Espagne. Nous sortons, et partons au rendez-vous, Hôtel National face à la gare de la Tocha. Nous rodions autour quand tout à coup on nous appelle. Nous apercevons un autobus, on nous fait signe et l'on s'y engouffre. Puis nous habituant à l'obscurité, nous voyons d'autres jeunes gens comme nous. Devant nous se trouvent un abbé et même une femme avec un petit de neuf ans. Puis nous partons, et je pense à l'audace qu'ont eu ces organisateurs pour nous faire monter quinze dans un autobus en pleine ville en pleine lumière.

31 Janvier

Nous roulons à bonne allure. Le car assez vieux saute au moindre trou, et je me représente le car de mon oncle, un peu mieux retapé. Deux fois, nous nous arrêtons en pleine campagne pour mettre du charbon. On nous dit que nous allons droit sur Algéciras puis nous traverserons le détroit et arrivés au Maroc espagnol nous ferons soixante kilomètres à dos de mulet pour atteindre le territoire français. Certains commencent à dormir. Je ne puis fermer l'œil. Nous roulons ainsi toute la nuit. Au lever du jour nous commençons tous à nous regarder. Certains sont plus jeunes que moi, d'autres ont plus de trente ans. Nous faisons une halte et on nous distribue des casse-croûte et du bon vin, des oranges et des bananes. J'apprends que la dame est la femme du Commandant qui nous guide, que l'abbé est lieutenant, et qu'il sera plus tard chef du détachement. Il a d'ailleurs l'air très aimable et nous cause quelques instants, suffisamment pour que nous ayons compris qu'il en voulait aux collaborateurs. Vers midi nous arrivons à Cordoba où nous faisons une autre halte, la courroie du ventilateur étant coupée. Puis nous repartons. Quel singulier paysage, que des plaines d'oliviers dont le vert foncé tranche sur le sol fraîchement labouré. Enfin à quatre heures nous sommes à Séville. On nous fait descendre en deux groupes et nous nous rejoignons sur une place. Là nous devons attendre six heures trente, heure du départ pour Algéciras. C'est dimanche, les gens se

promèment. Nous faisons comme eux. Deux par deux nous traversons dans tous les sens cette fameuse « Plaza Nueva » et toujours craignant de nous faire repérer . Six heures trente arrivent, pas d'autobus. Sept heures, huit heures, neuf heures, rien ; nous commençons tous à avoir peur et on nous fait faire la navette de la place à la cathédrale car on nous a remarqués. Vers neuf heures trente, l'abbé nous dit de nous cacher dans la cathédrale. Hélas ! elle est fermée. Nous battons le pavé humide car il pleut et nous sommes littéralement trempés. Dix heures, pas encore d'autobus et le commandant nous fait loger dans un hôtel en cachette.

1 février

Lever onze heures. Midi, tous les quinze plus la femme du Commandant dans la salle à manger. Léger repas et nous remontons dans une chambre. Nous essayons de jouer aux cartes, mais le cœur n'y est pas. Enfin à quatre heures, on nous appelle, un autobus est là. Nous montons et démarrons. Cinquante mètres plus loin il tombe en panne. Le commandant et deux camarades s'égosillaient à parler espagnol, car des policiers étaient autour du car. Cinq minutes après nous repartons. Quelle lenteur ! Vingt à vingt cinq à l'heure. Décidément l'Espagne n'est pas moderne en automobile. Cinquante kilomètres après nous tombons en panne, et nous repartons ; nous passons un poste de douaniers. Plus loin, encore une panne, plus longue à réparer. Enfin nous repartons, et la nuit tombe et nous roulons toujours aussi lentement. Et nous traversons vers neuf heures une ville assez importante : Jérès. Dans les faubourgs on stoppe et le commandant va nous chercher des sandwiches et du vin. Nous y sautons dessus comme des fauves. Nous voici ensuite repartis. Trente kilomètres après, nous sommes arrêtés par des douaniers, nous commençons à faire des plans pour nous en tirer à bon compte, mais le commandant plus malin achète le douanier et nous passons. Je crois qu'il lui a remis cinq cents pesetas. En Espagne, c'est une petite fortune pour un douanier. Nous retombons en panne. Cette fois c'est la bobine et il n'en a pas de rechange. Nous attendons deux heures qu'elle refroidisse, et nous repartons. Plus loin nous perdons une bougie, et il n'en a pas d'autres .Sur cinq pattes nous repartons et tant que pouvait en donner le car. Nous brûlons un poste de douane, le plus mauvais paraît-il, nous continuons et sommes près du but. Nous retombons en panne, mais c'est la dernière : nous sommes arrivés à Algéciras. Il est six heures trente du matin. A pied nous partons les quinze en file indienne dans la nuit et longeant le chemin de fer, nous arrivons dans une maison. On est très bien reçu ; et à huit heures on se couche dans les lits qu'avaient débarrassés les habitants. Nous mangeons à midi et sans trop d'appétit, car c'était sale. Mais grâce aux cent pesetas que l'on nous avait remis à chacun, nous nous faisons acheter du pain, du chocolat et des cigarettes. Nous devons partir paraît-il le lendemain.

2 Février

Entente entre tous les copains. On commence à se connaître. On raconte sa petite odyssee, et c'est à celui qui a pris le plus de risques, de chance n'en parlons pas, car tous ceux qui sont là en ont eu.

3-4-5-6-7 Février

Jour de départ. Préparatifs. Tout le monde est en joie et chante. Ceux qui ont des valises doivent les abandonner. L'abbé est obligé de laisser sa soutane et il revêt un costume d'un copain. J'ai oublié de dire que dans la bande ,il y avait un très chic copain de Libourne, dix huit ans, il a l'air le plus sympathique de tous avec aussi un Marseillais de trente et un ans, René Geismar alias Panisse qui nous a bien fait rire avec ses blagues à la Marius. Parmi les autres, presque tous des officiers ou aspirants, mais tous gentils. Un petit Lorrain de dix huit ans aussi échappé de chez lui car on voulait l'enrôler dans les troupes allemandes. Un autre, lieutenant, se trouvait parmi nous et avait une mission à remplir de Vichy à Alger. Inutile de dire ses idées. Aussi nous le laissons froidement tomber. Enfin six heures trente départ deux par deux à cent mètres l'un derrière l'autre, et nous voici à la nuit sur le quai. Contrairement à l'itinéraire prévu, nous partons vers Gibraltar. Nous refaisons sur le quai ce que nous faisons sur la place à Séville. Le hasard veut qu'un carabinier interroge un copain, le seul qui parlait couramment l'espagnol. Une heure et demie après nous passons sur la

jetée et un douanier, celui-là acheté, nous regarde passer. Nous arrivons sur un petit bateau de pêche. Treize sont déjà dans la cale . L'abbé, deux autres copains et moi sommes sur le pont. Car nous sommes maintenant dix sept. Deux jeunes gens nous ont rejoints depuis Madrid. Nous partons donc. La mer est un peu mouvementée. Mais ça n'a que plus de charme. Puis au bout d'un quart d'heure , nous sommes dans les eaux anglaises. Nous voyons au loin Gibraltar et plus loin à l'opposé nous laissons Algéciras. Tout le monde vient sur le pont et il n'y a pas de reste de place. Les vagues nous cinglent le visage. Mais trempés nous sommes contents et fiers d'avoir échappé à la police espagnole et à ses camps de concentration. Puis nous attendons en mer un patrouilleur anglais qui ne tarde pas à venir et a nous remorquer jusqu'au port ? Là les Anglais nous font un accueil chaleureux . On nous donne du café et des cigarettes et nous voici sur le quai. Quelle joie ! Je ne puis la décrire. Il faut avoir vécu ces heures d'angoisse et de crainte pour apprécier le bonheur de se sentir libre. Après avoir signé des feuilles, soit Giraud, soit de Gaulle, on nous embarque sur un camion et nous voici dans une caserne. Aussitôt visite, ça ne traîne pas ici, puis souper : pain blanc à volonté, on dirait de la brioche, sauce de bœuf et thé, puis un paquet de cigarettes à chacun. Puis nous allons nous coucher. Il est minuit.

9 Février

Réveil sept heures. Huit heures déjeuner : thé, confiture, viande. Onze heures douche. Puis vers douze heures on nous dit que nous partons à bord d'un bateau français en rade de Gibraltar, cela malgré le désir de rester pour de Gaulle. Enfin nous partons. Et avec une vedette nous arrivons sur le bateau. De loin on voit flotter les trois couleurs et l'on se sent vibrer après avoir de si long mois été sans le voir. Nous montons à bord. On nous accueille très bien. Diner merveilleux dans une somptueuse salle à manger. Vraiment on se croit à terre. Cigarettes à volonté offertes par le commandant. Après dîner, promenade sur le pont de l'El-Biar que nous visitons de fond en comble. Le soir je pense à Bourlon en voyant les maître d'hôtel nous servir, et à onze heures après écouté le Marseillais qui nous jouait du piano dans le salon alors que nous nous prélassons dans des fauteuils confortables en fumant avec délice de bonnes cigarettes algériennes, nous allons nous coucher.

10 Février

Réveil huit heures et déjeuner : café et pain grillé. Après, l'abbé ayant fait une demande au commandant fait savoir à la Mission Gaulliste à Gibraltar que nous voulons débarquer rejoindre les forces du Général de Gaulle, car nous sommes ici dans un guet-apens et ayant depuis notre arrivée en Espagne signé pour de Gaulle nous ne pouvons aller en Afrique, alors que les gaullistes sont emprisonnés là-bas. Nous dinons à midi et espérons que la demande de l'abbé réussisse. Vraiment nous avons de la chance de l'avoir et qu'il soit de la même idée que nous. Je me rappellerai toujours cette phrase qu'il a dite « Nous avons deux ennemis, l'Allemagne et le fascisme, si nous allons chez de GAULLE nous luttons contre les deux, si nous allons chez GIRAUD nous ne luttons que contre un ». Vers cinq heures, bonne nouvelle nous devons débarquer, car le paquebot va faire le plein de charbon. Nous nous préparons, et une fois à quai, un Anglais vient nous chercher. Nous serrons la main aux huit autres copains qui restaient à bord et qui nous regardaient partir comme des déserteurs, et nous partons. Nous montons en camion et arrivons à la même caserne que l'avant-veille où nous couchons après avoir eu cette fois la visite du capitaine de la Mission Française Général de Gaulle, qui a été très chic.

11 Février

Réveil sept heures. Déjeuner huit heures. Visite à la Mission à neuf heures trente. Nous signons les premiers papiers d'engagement. Je choisis les chars d'assaut. Je ne sais d'ailleurs pas pourquoi, mais depuis toujours j'avais envie de cette arme .Gérard hésitait un peu, mais ne voulant pas nous séparer, il a opté pour cette arme. Puis nous avons touché le livret de paye ainsi que la première paye, soit : deux livres et deux couronnes. Douze heures dîner, ensuite promenade. Seize heures thé et goûter. Dix neuf heures souper, promenade et coucher dix heures.

12 Février

Vraiment Gibraltar est une ville de garnison. Que de soldats ! C'est inimaginable et ça n'a rien d'étonnant avec toute la flotte, l'aviation et la D.C.A qu'il y a. Les magasins regorgent de marchandises et de cigarettes. La principale rue n'est faite que de bistrot, de thé, de bureaux de tabac. J'ai déjà la bouche cramée par ces cigarettes, et ici c'est vraiment la belle vie. Je ne crois pas que ça puisse durer longtemps, mais j'en profite. Ce soir nous sommes invités par les soldats à une représentation. Après dîner nous sommes allés, Gérard, le petit Libournais, Jean Delphieux et moi au terrain d'aviation. Je n'ai jamais tant vu d'appareils se poser et s'envoler sans arrêt. Le rocher majestueux domine tout cela et l'on voit de la route une multitude de canons de D.C.A qui sortent du feuillage. Les marins dans les rues commencent à tituber. Que sera ce soir ? Nous rentrons pour goûter et allons au théâtre avec notre quart. On entend un jazz épatant, quant au reste je n'ai rien compris. Mais à l'entracte on nous a porté des gâteaux, des sandwiches. J'en ai jusqu'au cou et on achète des billets de tombola. Je gagne un dentifrice et une brosse à dent. J'en avais bien besoin. Puis on va se coucher. Les tables sont jonchées de restes de gâteaux et de pain. En France cela ferait des heureux, et je crois qu'en Allemagne cela ne serait pas à dédaigner. Vraiment les Anglais sont très forts, car après deux ans et demi de guerre, avoir tout ça, alors qu'en Allemagne ils ne doivent rien avoir. Pauvres Gérard et Marcel ! Combien je vous plains et que je pense souvent à vous. Je n'ai qu'une crainte c'est qu'ils vous enrôlent. Ce qui me tranquillise, c'est que tous les jours en écoutant les informations, on voit qu'ils reculent sans arrêt. Bientôt ils seront en Pologne, et vous serez peut être délivrés plus vite que l'on ne croit.

13 Février

Même journée de farniente. Je fume toujours sans arrêt et je m'habitue facilement à la vie de la caserne et au lavage de l'écuelle et du quart. J'ai touché mon habillement et suis vraiment chouette. J'ai tout avantageux (caleçons et chaussettes) : mon short de sport me va assez bien, ainsi que les pantalons et le blouson. Le képi me va au poil et les souliers sont épatants. Ce n'est pas du tout les godasses de l'Armée Française. Enfin je me promène tout l'après-midi et suis un peu fatigué car j'ai mal aux pieds que je tiens depuis le passage des Pyrénées dans des sabots. Je crois rêver en passant devant les vitrines regorgeant de cigarettes. J'apprends que l'on nous a pris un billet pour le cinéma. Nous soupçons en vitesse et y allons. C'est un beau film en couleur avec Dorothy Lamour. Ensuite nous rentrons nous coucher. Puis dans la chambre nous parlons du départ pour Londres qui, paraît-il, est pour la semaine prochaine. Nous devons partir avec un convoi de bateaux de guerre. Ce n'est pas très rassurant, car il y a huit jours il y en a eu quatre de coulés et il y a vingt jours quinze. Je commence à avoir un peu d'appréhension pour ce voyage.

14 Février

Nous allons à la messe après le déjeuner. C'est l'abbé qui la dit et il nous y a conviés. Puis nous allons à la Mission Française jouer au ping-pong. Vraiment, plus je vis avec Delphieux, plus je l'estime et c'est un bien brave copain. Tous les jours je lui découvre des qualités, et il a ceci de particulier qu'il fume tout juste autant que moi. Hier nous avons cramé chacun cinquante Abdula. J'apprends que les Allemands ont demandé une paix séparée avec les Russes. Je ne sais s'il faut le croire, mais si cela était vrai, les Allemands seraient bien bas. Je ne voudrais tout de même pas que la guerre soit finie avant d'être instruit, car vraiment ça ne vaudrait pas le coup de faire un tel voyage pour rien. Je viens de subir un interrogatoire assez long, une heure trente, par un officier de l'Intelligence Service. Il m'a questionné sur le voyage, et celui qui veut inventer une petite histoire ne peut la lui faire avaler car il est très fort, et pose question sur question, sur la famille, le travail avant la guerre, pendant et après, pendant l'Occupation. Tous n'y sont pas encore passés parmi nous ; certains y sont restés trois et même trois heures trente.

15 Février

Il y a deux mois que nous sommes partis, et ils ont été bien remplis en imprévus. Journée aussi calme que la veille et mêmes distractions.

16 Février

Nous nous sommes levés plus de bonne heure que d'habitude, et nous sommes allés visiter le rocher. Merveilleux point de vue sur la baie. De nombreux navires et hydravions s'y reposaient avant de repartir pour le combat. Nous avons grimpé à travers les tamaris ; les fleurs jonchaient les rocs et il me semblait faire une promenade à Biarritz sous les tamaris. Pour la descente, cela a été difficile ; nous nous sommes trompés de chemin et sommes arrivés dans un endroit impraticable. Il nous fallut escalader les rocs à pic où étaient cachées des pièces de D.C.A mais après de longs efforts et les pieds abimés par ces nouvelles chaussures, nous sommes arrivés tout juste pour la soupe, c'est-à-dire trois heures trente après notre départ. Puis dans l'après-midi nous sommes allés voir une partie de football. Journée en somme assez bien remplie, mais sans aller au bistrot car nous sommes fauchés et la paye n'est que le dix neuf. Je n'avais jusqu'ici éprouvé cette gêne et je remarque que c'est très dur de voir profiter les autres et d'être privé soi même. Et je pense souvent qu'à Pomarez beaucoup devaient penser de moi ce que je pense des autres en ce moment.

17 Février

Nous avons passé une assez belle journée, car n'ayant plus d'argent et de ce fait ne pouvant aller aux bistrots, nous avons cherché des distractions ailleurs. Nous sommes allés visiter le terrain d'aviation et pendant trois heures, sans arrêt nous avons vu décoller et atterrir des centaines d'avions de chasse et de bombardement. Jamais je n'avais eu l'occasion de voir un tel spectacle aussi grandiose qui montre bien la puissance des Alliés. Puis au retour nous avons admiré une parade de soldats écossais et c'est vraiment drôle de voir des soldats en jupe.

18 Février

Toute la matinée, je l'ai passée à la Mission, mais depuis dîner j'ai une terrible soif. Heureusement que demain c'est la paye. Que penseraient de moi tous les Pomaréziens s'ils savaient que depuis mon départ je n'ai pas bu ni apéritif, ni digestif ; que les quinze premiers jours nous avons eu du vin aux repas et que depuis nous n'avons que de l'eau ! Et que depuis notre arrivée à Gibraltar nous ne buvons que du thé ! Déjeuner, thé. Dîner, rien. Goûter, thé. Souper, rien. Dans les bistrots thé à volonté, le vin et la bière étant hors de prix. Au début le thé m'était aussi dur à avaler qu'une tisane. Mais à présent je me régale et ne pourrais m'en passer. Ah ! que donnerais-je pour boire une Cinzano, un Raphaël, un verre de vin même ! Pas même de l'eau potable à Gibraltar. Espérons qu'en Angleterre nous aurons la cuisine française chez le Général de Gaulle. Quand je pense que dans quelques jour nous enverrons, si du moins nous arrivons sains et saufs, un message de Londres, alors que chez nous, on me croit déjà dans une caserne en Afrique du Nord. Que de surprises nous révèle cette guerre ! Les Russes du moins pour leur part nous en donnent la preuve tous les jours. Les Américains, d'après la radio, reculent en Tunisie. Espérons que ce n'est qu'une fausse alerte et qu'ils seront vite maîtres de la situation. Des Algériens et des Marocains sont arrivés ce matin d'Afrique du Nord et sont heureux d'aller chez de Gaulle, car là-bas Giraud est entouré d'une bande de types de Vichy et les S.O.L sont sur le haut du pavé. Nous sommes heureux d'avoir évité cela et si nous avons quitté la France ce n'est pas pour retrouver les mêmes dirigeants de l'autre côté. Souhaitons tout de même une entente entre les deux armées si nous voulons exterminer les boches. Sept heures voici l'heure de souper. Je n'ai pas trop faim car je suis resté tout l'après-midi ici. Gérard et Delphieux sont partis une fois de plus visiter le rocher avec l'abbé. J'aurais aimé y aller, mais mon pied me fait toujours souffrir malgré les pansements que j'y applique tous les jours. Nous sommes allés au cinéma ce soir, puis sommes allés écouter la radio. Nous apprenons que Laval prend de plus en plus des ouvriers pour l'Allemagne. Espérons qu'ils n'en feront pas des soldats. Ah ! les salauds, ils en sont capables. Pauvres Gérard et Marcel, que deviendrez-vous ? Et quel beau jour celui où nous reverrons tous en bonne santé et libres !

19 FEVRIER

Quel beau jour que le jour de la paye ! Nous avons touché dix sept shillings et demi et nous avons aussitôt acheté des cigarettes et bu du bon thé dans un des plus jolis bars de Gibraltar. Je ne sais si j'arriverai jusqu'au bout de la semaine, mais tant pis. Pour comble de malheur, il me faut acheter cette semaine : lames de rasoir, savon à barbe et savon.

20 Février

Dix Français sont arrivés ce matin, et viennent du camp de Miranda. Petit à petit les Anglais réussissent à en faire sortir quelques uns et je n'en vois jamais arriver des Landes.

21 Février

Journée aussi calme que les précédentes. Dans la soirée j'apprends que l'abbé et un aspirant doivent partir demain avec un cargo.

22 Février

L'abbé n'est pas parti . Il a été jusqu'à présent avec nous et veut arriver à Londres avec nous. Cela est très chic de sa part. D'autres Français viennent d'arriver ; nous voici environ quarante. Nous venons de goûter : bœuf gelée, sardines à l'huile, une boîte pour deux, deux portions fromage crème de gruyère, beurre, confiture pain blanc à volonté, un demi litre thé extra, et sommes allés chercher deux billets pour demain soir pour le cinéma. Ça creuse notre budget mais l'on se passera de quelques thés. Je viens d'écrire à Casablanca à Lafargue et lui annonce que je vais à Londres. J'ai aussi écrit au capitaine Dubern à Mostaganem pour lui donner des nouvelles du pays ? J'entends à l'instant à la radio des messages de volontaires et je pense à Pomarez. Je me représente Lucienne au poste et quelle joie vous aurez le jour où vous l'entendrez. Que je voudrais que ce soit assez vite pour vous tranquilliser sur mon sort !

23 Février

J'apprends que le jour de notre départ, il faut laisser ici tous nos vêtements. Le costume ne me fait pas deuil, car j'ai employé une bobine de coton pour repriser les coudes et le fond des pantalons. On commence à y voir à travers. Quand aux souliers achetés en Espagne, je les ai vendus ce matin à un soldat Anglais pour une livre. Ça va me permettre d'allonger un peu plus. Je souffre de plus en plus de mon pied et ne puis supporter les godasses.

26 Février

Les jours passent et nous ne sommes pas fixés sur le jour du départ. Nous venons de toucher la paye. On se sent heureux et presque riches avec ces malheureux 17.6. Plusieurs Français, Belges et Polonais viennent d'arriver. Nous sommes environ soixante dix et nous étions bien mieux quand nous n'étions que quinze. Maintenant il nous faut faire la queue pour manger, et ceux qui viennent d'arriver, sortant presque tous de Miranda, se précipitent sur les plats tels des affamés. Il sont excusables car il ont été bien malheureux.

27 Février

Il nous faut maintenant nous lever une demie heure plus tôt c'est-à-dire sept heures trente. C'est un peu dur après avoir été habitué en Espagne au lever de midi et une heure.

28 Février

Quel triste dimanche ! Une pluie fine et serrée tombe sur la ville, et nous passons notre matinée à la Mission, car les cafés sont fermés jusqu'à cinq heures de l'après-midi. Nous sommes, nous les Français, énervés de voir que même ici on nous traite et regarde comme les vaincus de quarante. Les Belges et les Polonais sont bien mieux vus que nous, et ont est humilié de voir qu'en ce moment la France n'est plus rien pour eux.

1 MARS

Enfin nous allons pouvoir occuper les journées qui nous semblent si longues. A partir de demain nous avons un emploi du temps.

2 Mars

Lever sept heures trente. Déjeuner huit heures. Départ pour le terrain de sport à huit heures trente. Nous faisons quelques mouvements de culture physique et ensuite marche au pas, demi tour, changer de pas, etc... Ca rentre très bien et retour à la caserne dix heures trente. Onze heures conférence faite par un capitaine très chic d'ailleurs. Midi trente dîner. De quinze heures à seize heures cours d'anglais, puis goûter, souper, cinéma.

3 Mars

Il pleut, mais nous faisons quand la même chose qu'hier. Nous avons couru un peu et malgré cela j'ai ma jambe fatiguée, mais je ne veux pas me plaindre. Midi grande nouvelle : on nous apprend que nous partons demain. Grande joie. Ce jour si longtemps attendu est enfin arrivé, et nous ne parlons plus que de cela.

4 Mars

Préparatifs du départ. Nous partons à quatre heures sur le quai. Un immense paquebot nous attend « L'Athlone Castle » Nous montons et on nous donne une chambre où nous couchons avec quelques Belges et quelques Polonais. Le bateau est plein de soldats Anglais et Ecosais. Le soir repas sur le bateau : épatant.

5 Mars

Nous sommes toujours en rade et nous ne savons pas quel jour sera le départ.

6-7 Mars

Toujours en rade. Rien de nous. Parties de cartes interminables sur le pont du bateau.

8 Mars

Nous apprenons avec joie que le départ est proche. Déjà dans la rade on voit plusieurs paquebots qui font leurs préparatifs et les cheminées crachent de gros nuages de fumée noire. Vers trois heures de l'après-midi les Ecosais se réunissent sur le pont et jouent dans leurs cornemuses quelques airs militaires. C'est le signal du départ. Quatre heures nous partons et nous voilà déjà en formation de convoi. Trente cinq bateaux sont en file, escorteurs compris. Nous traversons la rade, puis nous longeons la côte africaine, puis c'est la mer de tous les côtés.

9 Mars

Réveil en mer, journée calme.

10-11-12Mar

Mêmes journées. Pas encore d'alerte et toujours parties interminable de belote.

13 Mars

Nous voyons au loin un avion. C'est un avion anglais qui vient en reconnaissance sur le convoi qui s'est déjà disloqué. Plusieurs bateaux n'ont pu suivre, il ne reste que huit bateaux de troupe et quatre contre-torpilleurs.

14 Mars

Nous approchons du but, car nous avons fait un très grand détour et à un moment donné nous étions plus près de l'Amérique que de l'Europe. Sans cesse maintenant des avions anglais nous protègent.

1-15 Mars

Nous dépassons l'Irlande et longeons l'Ecosse. Nous sommes sauvés, nous voyons la terre Anglaise. Enfin à douze heures, nous arrivons à Liverpool où nous restons sur le bateau jusqu'à seize heures.

15 Mars (suite)

Visite médicale. Formalités avec Intelligence Service et nous descendons. Accueil dans un hôpital où nous soupçons. Journée mémorable. Gérard se casse la dent à pivot en mangeant un sandwich. Il est désolé et le raconte à tout le monde. Je le comprends bien car j'ai été dans ce cas là. Onze heures départ pour la gare où nous prenons le train pour Londres.

16 Mars

Arrivée à Londres huit heures du matin. Départ pour centre accueil « Camber Well ». Première station pour contrôle britannique. Huit jours dans un château intérieurement, mais extérieurement un camp de concentration. Bien logés, bien nourris, cinéma, music-hall tous les soirs. Germaine Sablon est venue un soir chanter ses derniers succès « entre deux chansons russes merveilleuses ».

24 Mars

Je suis désigné avec neuf camarades pour partir faire un autre stage dans un endroit où nous devons passer plusieurs interrogatoires sérieux. Les Anglais ne vont pas laisser pénétrer chez eux des types de la cinquième colonne. Ils sont trop méfiants et ils sont terriblement forts. Gérard ne part pas avec nous car le départ se fait par ordre alphabétique. Nous partons et traversons Londres pour la deuxième fois. Ce second aperçu n'est pas brillant. Pas un quartier qui n'ait été touché par les bombes. Partout des ruines, des maisons rasées. Mais à côté, de grands, d'immenses magasins de chaussures, de draps, de conserves, de tout, de tout, de tout. Et on sent bien qu'ils ne peuvent pas perdre la guerre. Dans les rues, les gens vont et viennent : on dirait le Bordeaux que j'avais connu avant la guerre. Nous voici arrivés à « Patriotic-School ». Visite médicale, photographie et installation. Nous sommes merveilleusement bien : salle de bain etc... etc...

25 Mars

Premier interrogatoire qui a duré un quart d'heure

26-27-28-29-30-31 Mars

Journées d'attente. Nous jouons au foot dans le parc. Ah ! si les basketteurs de Pomarez m'avaient vu, ils auraient ri cinq minutes. Le soir, parties de bridge (jeu auquel je suis devenu acharné). Tous les matins nous touchons dix cigarettes. Il n'y a que la question argent qui laisse à désirer. Enfin espérons que la chance tournera un jour.

1 Avril

Je pense à Irène qui fait trente ans aujourd'hui et je voudrais bien être à Pomarez pour la chiner un peu. Pauvre Irène, te souviens-tu du champagne que nous avons bu le soir, avec Lucienne, Gérard et Robert, où nous avons décidé de partir ? Déjà presque quatre mois.

2 Avril

Gérard arrive enfin. Il croyait ne plus me trouver là. Et dans la journée on m'appelle pour un interrogatoire assez long. Le roman de ma vie, détails sur ma famille, sur Pomarez, sur Dax ? J'ai eu vraiment l'impression qu'ils en savaient plus que moi car ils ont des agents en France. Une phrase qui

m'a vraiment édifié : « Vous travaillez avec vos parents m'a-t-il dit mais vous vous occupiez de l'épicerie avec votre mère et votre père ne restant pas trop à l'épicerie, faisait plutôt des achats ». Vraiment, leur service de renseignements était bon.

3 Avril

Deuxième interrogatoire. L'interrogateur très chic m'a donné un questionnaire à remplir avec quatre vingt treize questions. Nous avons parlé d'Arcachon. Il connaissait Cameleyre et surtout appréciait ses huîtres dont il était friand.

5 Avril

Mon nom est sur le tableau des départs. Je suis soulagé de n'être pas suspect mais il me faut encore partir sans Gérard. Nous partons donc à cinq pour le centre d'accueil français, enfin libres. Nous arrivons vers six heures. Visite médicale, installation dans des chambres plus que confortables, salle de bain etc... et à sept heures nous soupons. Pour la première fois depuis quatre mois nous avons un repas français avec du vin. De joie j'ai vidé mon verre avant de manger. Repas : bœuf, frites, éclair au chocolat, le tout bien français.

6 Avril

Bureaux français, re-interrogatoires et promenade en ville. Le centre de Londres est bien. Le parc en plein centre (Hyde Parc) est merveilleux. Le soir cinéma.

7 Avril

Re-bureaux. Je m'informe pour envoyer un message. Il faut que je sois incorporé. Le soir, dancing.

8-9-10-11-12-13 Avril

Mêmes journées de promenades. Mes démarches sont finies. J'attends la commission et l'incorporation. Je vais au Centre des Amis des Volontaires Français. On me donne une chemise, un caleçon, un tricot de peau, un pull, deux paires de chaussettes, un rasoir que l'on m'a volé le soir même, une savonnette, un gibs, une pipe et du tabac. Puis je vais à la croix rouge, on me redonne une chemise, un caleçon, un tricot, une paire de chaussettes et je bois un bon café noir avec deux toasts.

14 Avril

Commission. Nous passons à onze heures du matin. On me prend pour les chars d'assaut. Je suis très content. Enfin, le soir, Gérard arrive. Nous allons ensemble à une soirée offerte par les volontaires françaises. Elles sont au nombre de trois cents ici à Londres et sont toutes occupées soit dans les bureaux, hôpitaux ou autos. Nous arrivons au bal à huit heures trente et pour la première fois depuis longtemps, j'ai dansé des javas, fox, tangos, valse, le tout français. Gérard n'a pas dansé. Il faudra que je lui donne des leçons. On a dansé jusqu'à minuit et on a dû rentrer à pied. Ma pauvre jambe était bien fatiguée, mais c'était tout ce qu'il fallait pour passer l'incorporation demain. On arrive enfin à la maison et on nous a fermé dehors. Nous restons donc dans le jardin et vers une heure, grâce à une véritable alerte sur Londres, nous avons pu rentrer car le patron s'était levé. Depuis que nous sommes là, c'est la première.

15 Avril

Je vais à l'incorporation avec mes camarades. Les yeux 1/1. Les dents 90/100. Poids soixante six kilos, taille un mètre soixante huit, poitrine 93/80, cœur, foie, poumons en parfait état, tension artérielle très bien, mais jambe gauche (varices). Il faut dire qu'elles étaient bien plus apparentes que le jour du conseil de révision. Je suis apte quand même pour les chars d'assaut, service armé et T.O.E. c'est-à-dire Théâtre Opérations Extérieures soit colonies. Tant mieux, j'en aurai vu du pays. Je ne redoute qu'une seconde traversée en mer, car après notre convoi il y a eu huit bateaux de coulés.

Mes camarades ayant obtenu quinze jours de convalescence à Londres et les ayant demandé, le docteur me les a refusé car je n'avais pas fait de prison en Espagne. Tant pis.

16 Avril

Je pars donc pour Camberley, camp des troupes gaullistes sur un plateau au sud de Londres. Finie la vie de château, nous voici au boulot. Nous arrivons en gare de Camberley à onze heures trente. Déjà l'Armée Française (de tous temps à jamais la même) s'est montrée sous son vrai jour. Rien à la gare. Nous avons fait le chemin à pied et arrivons vers une heure sur le plateau. Nous mangeons donc seuls nourriture pas trop propre, vin heureusement. Première vue du camp, première déception. Je m'attendais à voir autre chose dans une armée d'élite comme l'armée du Général de Gaulle. Petites huttes de dix mètres sur cinq. Il y en a environ deux cents. Enfin nous allons au bureau. On ne peut pas nous habiller jusqu'à lundi et alors nous errons dans le camp. Les officiers passent. Je ne sais pas saluer. Ils ne disent rien ! Et je me couche et pour la première fois depuis, car il y a juste quatre mois que je suis parti, j'ai le cafard je me sens seul. Parmi la troupe il y a beaucoup de légionnaires, des durs, des types qui, passés en Conseil de Guerre ont préféré s'engager plutôt que de faire de la prison. Beaucoup de Chiliens, Argentins, Espagnols. Quelle mélasse ! Mes camarades qui sont arrivés avec moi sont, l'un du Chili, l'autre d'Argentine. Celui d'Argentine, Miguel Triart, a connu en Argentine une famille de Cescosse (ça s'écrit pareil) qui est native du Pays Basque. Peut-être sont-ils parents ? Grand-mère étant née à Puyoo. Quelle nuit je vais passer sur cette paille et dans ce sac de viande ! Avec, un vent frais s'est levé tout d'un coup.

17 Avril

Je me réveille tout courbaturé et je n'ai pas trop dormi de la nuit. J'ai eu plein de puces ou de punaises. J'ai eu froid. Il y a eu une alerte, et je vois qu'au premier jour je commence à m'ennuyer. J'espère que quand Gérard sera là je ne serai pas si seul. Journée d'attente, journée vide. Le matin corvée de chambre, de lavabo, de chiottes et tout et tout, ramassage des papiers dans le camp qui fait un kilomètre au carré. Non mais des fois ! L'armée du temps de paix. On ne dirait pas qu'on est en temps de guerre et à même de débarquer, ou alors ils n'ont pas besoin de soldats. Enfin je fais la connaissance de l'aumônier qui est très gentil. Je dois aller le voir à sept heures et demie. Je vais y aller car je n'ai pas envie de m'ennuyer comme hier et ça me fera passer le temps de bavarder avec lui. Ce matin je suis allé au bureau du commandant et l'on m'a dit que n'ayant plus de chars, car la dernière escadrille est partie pour l'Afrique il y a un mois, on va me mettre dans la section auto. Je suis très content car il y a des Peugeot comme la mienne, des Ford, des voitures américaines dernier modèle. J'aurai voulu rentrer dans le peloton des motos, mais il faut faire des marches de vingt kilomètres, et cela m'est impossible. Je suis quand même content de rentrer aux autos, cela va me permettre de sortir du camp quelquefois. J'ai parlé à l'aumônier de l'envoi du message. Je vais donc le faire partir lundi. Puissiez-vous l'entendre ce jour-là ! Je fais des vœux que le poste ne soit brouillé. Voici le texte du message (il ne faut pas plus de cinquante mots) :

« VANCOUVERT NE LE 23 FEVRIER 1919 ET DARDENBOEUF NE LE 14 DECEMBRE 1920 SONT EN BONNE SANTE EN ANGLETERRE. ILS EMBRASSENT BIEN TENDREMENT LEURS PARENTS ET AMIS. ILS PENSENT SOUVENT A ANTOINE, NENUPHAR, ROSALIE, GALATHEE, CHIQUETTE, ISIMENIE ,EGLANTINE ET POUYOLO. A TOUS BON COURAGE ET A BIENTOT. SIGNE DARDENBOEUF ET VANCOUVER. »

18 Avril

Je me lève assez tard aujourd'hui, neuf heures. Ce n'est pas mal pour un dimanche, mais aussi je me suis passé de déjeuner. Le réveil a son charme ici. Le soleil rentre à flots dans la hutte. Tout autour, des arbres verdoyants se balancent sous la brise matinale et les oiseaux chantent dans les buissons. Plus loin j'aperçois une forêt de pins. De regarder tout ça j'ai la nostalgie du pays, car les deux paysages sont bien pareils. Hier soir je suis allé voir monsieur l'aumônier et nous avons bavardé jusqu'à dix heures. J'ai écouté chez lui les informations. Tout à l'heure j'irai à la messe. C'est à cela que l'on reconnaît les dimanches ici. Je me suis renseigné dans les bureaux, il me faut attendre la paye jusqu'à la fin du mois et de ce fait je ne peux pas aller en ville. Ah ! je pense souvent à Gérard

et Marcel. Que font-ils là-bas ? Les boches les ont-ils enrôlés ? (ils sont capables de le faire.) Je me plains de mon sort quelquefois mais je devrais plutôt vous plaindre et si je n'ai pas comme vous la consolation de recevoir et d'envoyer des lettres à vos parents, j'ai du moins la consolation de savoir que je ne me battrai pas avec eux contre peut-être des Français. J'espère quand même que l'on se reverra assez vite. Les événements ont l'air de se précipiter. Les Allemands massent des troupes en Bulgarie. Ils craignent un débarquement dans les Balkans. Mais ils ne pourront en masser partout. Je sais que les Français trouvent longue l'heure du débarquement, mais les Anglais veulent partir à coup sûr, et ils ont raison. J'ai oublié de raconter que le jour de l'incorporation, l'adjudant qui était au bureau est de Marpaps, et nous avons parlé patois constamment. Il a eu une jambe cassée au mollet en Syrie. Il est très chic et je dois aller le revoir.

19 Avril

Il pleut, triste journée dans ce bois qui me rappelle la cueillette des champignons chez nous. Enfin on nous a habillés. Que de choses ! Jamais je n'emploierai tout ça. A neuf heures du soir je suis allé écouter la radio chez Monsieur l'aumônier. Ayant vu qu'il me manquait un bouton, il m'a donné un nécessaire à couture . Il m'a prêté dix shilling que je lui rendrai sitôt touché la paye, car pour toucher il nous faut attendre quinze jours. Mais bientôt avec le rappel de l'Espagne je serai riche !!! Ils sont affaiblis par tout ce qu'ils ont souffert là bas, mais sont prêts à refaire la guerre

20 Avril

Réveil sept heures. Je suis appelé pour passer la visite d'affectation car, ne voulant pas faire de marches, j'avais parlé de mes varices. Le docteur m'a reconnu inapte pour l'infanterie motorisée et je vais être affecté au service auto. Ca consiste à conduire des Peugeot, trois ou quatre heures par jour, et le reste instruction militaire. Je commence à m'habituer à la popote, et puis quand on a faim on n'y regarde pas de si près. J'attends avec impatience Gérard ou quelques copains que j'ai laissés à Londres, car je suis bien seul. J'ai lu dans le journal d'aujourd'hui qu'un terrible incendie s'est déclaré dans les Landes. Il a fallu qu'il soit important pour qu'on le mentionne dans un journal en Angleterre.

25 Mai Vraiment je suis resté un mois sans écrire, tellement la vie est monotone. J'ai envoyé dernièrement des messages en France et je le regrette car je ne sais s'ils attireront des ennuis. J'attends aussi avec impatience que l'on me donne ici une marraine pour pouvoir correspondre avec quelqu'un . Quelle joie nous avons eu d'apprendre la victoire tunisienne et avec quelle ferveur nous écoutons le poste ! Quel jour sera donc le Grand Jour ! Je ne suis plus au service auto où j'étais très bien et l'on m'a affecté à la fanfare. J'attends que l'on me désaffecte car j'ai demandé le rapport du commandant lui expliquant que je n'étais pas venu ici pour jouer de la clarinette

9 Juillet

Que j'ai été fainéant ces jours-ci et j'ai tant de choses à dire ! Premièrement j'ai une marraine toute jeune, dis huit ans, petite, brune. Elle m'écrit souvent et je ne l'ai pas encore vue. Je dois la rencontrer à Londres le 14 Juillet et nous devons passer la soirée ensemble. Deuxièmement, elle m'a envoyé du chocolat, des cigarettes et m'a invité à aller passer mes permissions chez ses parents. Je ne pourrai la voir que le soir car elle est dans l'armée. Elle travaille dans une nursery. Troisièmement, ces jours semblent très courts car toutes les semaines nous faisons des défilés dans les villes avoisinantes et l'accueil que la population nous fait est formidable. Les Français sont très bien reçus partout .Sitôt que dans les rues on voit les écussons France, les femmes arrivent. Dans les cafés les hommes nous payent à boire. Jamais je n'aurais cru que nous puissions être si bien vus des Anglais. Nous avons défilé dernièrement au Château de Windsor devant le Roi, la Reine et leurs filles. Le Roi de Norvège était aussi présent, car les troupes norvégiennes défilaient avec nous. Vendredi dernier nous avons fait une belle promenade. Il y avait avec nous trente hommes de l'artillerie. Gérard y

était. Nous sommes partis de Camberley à une heure jeudi et sommes arrivés à Leeds à neuf heures du soir. C'était à peu près à quatre cents kilomètres. Le vendredi nous avons défilé devant le Roi de Yougoslavie. Une foule immense était là, se pressait dans les rues. Leeds, grande ville industrielle de six cent mille habitants, était pavoisée de drapeaux de tous les alliés. En première place avec les Anglais, les Américains, les Russes, les Chinois. Le drapeau Français à croix de Lorraine flottait sur tous les établissements. Nous avons mangé dans le plus grand établissement pendant deux jours. Le soir un grand bal était offert aux Français. Je passe sous silence la soirée passée avec Gérard et qui s'est terminée assez tard. En ce moment nous préparons le défilé de Londres pour le 14 Juillet. Plus de mille soldats vont défiler ce jour là.

Il y a environ quinze jours, j'ai vu arriver tous les anciens prisonniers de Miranda. Parmi eux j'ai aperçu Preuilh de Dax avec qui j'étais à la Sup à Dax. Puis trois de St Sever, un de Montfort, un de Sauveterre, plusieurs de Bayonne. Les Landes et les Basses Pyrénées sont enfin représentées dans les Forces Combattantes, et nous nous réunissons souvent à la cantine où nous parlons patois. J'ai besoin de parler patois car j'ai beaucoup de mots qui m'échappent, car je confonds avec l'espagnol. Quant à l'anglais, je sens que jamais ça ne rentrera. J'ai aussi écrit à un adjudant d'aviation qui se trouve en Ecosse et qui est de Montfort ; nous avons parlé du pays et aussi chose qui est notre éternelle conversation (du pinard, des cuisses d'oies et des poulets) Ah ! quel pays que celui-ci avec leur thé, leur whisky ! Chose qui paraîtrait étrange à ceux qui me connaissaient à Pomarez, depuis mon départ de l'Espagne il y a exactement quatre mois et demi, je n'ai pas bu autre chose que le vin du réfectoire et de la bière en ville. Je ne connais plus le goût des apéritifs et des digestifs. Le whisky, je ne l'aime pas, et c'est le seul alcool qui se vend dans ce pays.

11 Juillet

Dimanche bien triste. Il fait noir, il pleut. Je me lève péniblement à onze heures. Je fais ma toilette et à midi nous allons manger. Puis je reviens dans la chambre et je m'étends sur le lit. Le poste étant allumé j'écoutais machinalement les informations sur la Sicile et la Russie, quand vers une heure moins le quart j'ai entendu mon message que j'avais envoyé il y a trois mois. Quelle joie de penser qu'à cette heure vous étiez tous sûrement à l'écoute et que vous alliez avoir enfin des nouvelles de moi et de Gérard, que vous croyiez peut-être en Afrique en ce moment ! L'après-midi avec Gérard, nous imaginions Gona, Mouillu, Jeanne Martin, Despéries, Sarramagna aux écoutes. Que de visites avez-vous dû avoir l'après-midi ! Cela a été pour moi un vrai réconfort et le soir nous sommes allés au cinéma. Ces jours-ci, les événements se déroulent en nous amenant chaque jour des surprises, mais d'agréables surprises